Ami du Clergé du 23 mars 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Annonciation. — II. L'humilité de Marie, 177.
Pour les Premiers Vendredis. — V. *Avril* : Le Cœur blessé, 179.
A l'école des Saints. — XVIII. S. Jean Damascène : le culte public, 181. — XIX. S. Vincent Ferrier : le zèle, 184.
Pour une Première Communion privée le Jeudi Saint. — I. Avant la communion, 186. — II. Après, 187.
Aux Enfants de Marie. — C. La vocation religieuse, 189.
Les fêtes de l'Eglise. — XXVII. L'ange de l'Annonciation, 190. — XXVIII. La messe de l'Annonciation, 191.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

II

L'HUMILITÉ DE MARIE

Mes frères,

A Nazareth, où Marie et Joseph viennent de s'établir définitivement, va se passer l'événement qui fait le centre des pensées de Dieu et de l'histoire du monde. Et c'est dans leur maison adossée à la colline sur laquelle la petite ville est construite qu'il se produira.

C'est Marie qui en sera l'ouvrière choisie, et l'ouvrière pleinement et héroïquement responsable. Une minute, un instant, une seconde du temps, il dépendra d'elle, de sa liberté entière, de sa réponse au faire-part de l'ange, que cet événement ait lieu ou n'ait pas lieu, que le Fils de Dieu se fasse homme ou qu'il ne s'incarne pas, que le salut soit donné au monde ou que le monde périsse à jamais.

Comment se pourrait-il que pareil événement qui partage en deux l'histoire du monde, ne fît pas sommet non plus dans la vie de la Vierge ?

L'Annonciation est le point culminant de son existence, c'est le nœud des mystères de sa vie. Nous devons donc méditer sur ce fait, pour concevoir une idée plus juste du rôle joué par Marie dans l'œuvre de notre salut et par conséquent de la dévotion que nous lui devons : rôle de premier plan et dévotion de tout petit enfant à l'exemple de Jésus.

Pour cette fois, faisons le sacrifice de l'aspect magnifique du mystère de l'Annonciation, afin de méditer les vertus dont la T. S. Vierge donne ici l'exemple. Je dis bien : les vertus. L'Annonciation, le plus grand mystère de la vie de la T. S. Vierge, réunit les extrêmes : la plus sublime élévation du côté de Dieu et le plus profond abaissement du côté de la Vierge. Certes, il y a, à cette minute solennelle de son existence, comme un rayonnement extérieur des perfections dont son âme est pleine. Foi vive, charité ardente, sagesse de Dieu, oraison continuelle, pureté sans tache, mortification universelle, obéissance aveugle, humilité profonde : autant de rayons qui partent comme des flèches d'or de l'ostensoir de son cœur.

Pourtant, entre toutes ces vertus, son humilité dans ce qui fut sa grandeur suprême, a toujours retenu l'admiration des âmes. Si elle plut à Dieu par sa pureté immaculée, dit S. Bernard, c'est son humilité qui en fit la Mère de Dieu. Et le Bienh. de Montfort, qui a pénétré plus que tout autre l'intime de Marie, nous fait demander comme fruit de ce mystère une profonde humilité.

Suivons, dans cette scène de l'Annonciation, dont très probablement Marie elle-même, seule témoin, a fait la confidence à son Evangéliste S. Luc, et dont la lecture répétée garde toujours la même nouveauté pour nous, suivons la manifestation de cette humilité profonde qui se trahit dans l'attitude de la Vierge, qui commence de s'expliquer par son silence sur sa vocation, qui nous livre son secret dans sa réponse à l'archange Gabriel.

I

Une clarté éblouissante a envahi la chambre de Marie. Un ange s'est montré dans ce halo de lumière. Lui, un archange du ciel, il s'est incliné devant une créature de la terre en lui disant : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

La Vierge est troublée. Elle est troublée non pas par la vue de l'ange, car sans doute ce n'est pas la première apparition du ciel dans sa vie, car sûrement son Immaculée Conception et le privilège de son impeccabilité la mettent à l'abri de certains remous intérieurs. S. Luc, sans doute inspiré par la Sainte Vierge elle-même, comme je l'ai dit, note le motif de son inquiétude : « Lorsqu'elle l'entendit, elle se troubla de ses paroles. »

Mais comment expliquer ce trouble même ? Si nous avons médité Marie jusqu'à cette date de sa vie, ne nous a-t-elle pas habitués à la trouver toujours maîtresse absolue d'elle-même, même aux instants les plus graves de son enfance et de sa jeunesse, à sa Présentation et à son mariage, en pleine possession de son cœur qu'elle semble tenir dans ses mains, avec une direction parfaite de tous les mouvements de son âme ? Et maintenant, si faible qu'on l'imagine, un trouble vient rompre cet harmonieux équilibre intérieur ?

Poursuivons la lecture de l'Evangile, et notre étonnement se dissipera.

« Elle se demandait, continue S. Luc, ce que pouvait être une pareille salutation. »

Voyez-vous maintenant ce qu'est ce trouble ? C'est un trouble volontaire, une inquiétude consciente et voulue, une interrogation prudente qu'elle se pose sur le sens de ce respect et de cette salutation. C'est le premier mouvement qu'auraient dû déclencher dans le cœur d'Eve les paroles tentatrices de grandeur entendues au paradis terrestre.

Marie connaît les Ecritures. Avec la rapidité d'un esprit très vif et très fidèle, elle se rappelle que dans les apparitions de l'histoire, jamais ange n'a salué le premier une créature humaine, mais a toujours reçu d'abord les hommages de ceux à qui Dieu l'envoyait ; elle se souvient que jamais Dieu n'a rien fait dire de si grand à quelqu'un de la terre ; elle sait que Dieu seul est grand, plein de beauté, digne de bénédiction, et que la créature — elle comme les autres — n'est de son propre fond qu'incapacité, vide et néant.

Et alors, à ce geste de l'archange et à ces paroles qui annoncent tant de grandeur dans celle qui en est l'objet, elle est toute surprise, elle s'étonne avec raison, elle se demande si elle ne rêve pas, ou si on ne la tente pas.

Admirons déjà cette humilité de Marie, que trahit son attitude dès les premiers mots de l'ange.

Elle, l'immaculée, elle, venue au monde plus riche de grâce que tous les saints, elle qui a ravi le cœur de Dieu au point qu'il est tout prêt de descendre et de s'incarner en elle, il faut bien qu'elle n'ait jamais arrêté ses pensées à ces merveilles de son âme, qu'elle n'ait jamais eu un regard de satisfaction, de vanité, de complaisance en elle-même, qu'elle n'ait jamais entrevu tout cela que comme des dons, des œuvres, des opérations de Dieu seul et non de sa vertu, pour être surprise, s'étonner, s'interroger d'une pareille salutation.

Admirons-la et imitons-la, nous tous dont l'âme est tellement à base d'orgueil qu'il n'y a aucune humilité d'en faire l'aveu. Un simple regard sincère sur une journée de notre vie suffit à le découvrir comme un ver rongeur à la racine de toutes nos pensées, de toutes nos paroles, de toutes nos démarches.

Les paroles louangeuses, flatteuses ne nous troublent guère ; nous les entretenons et les repassons avec complaisance comme un gourmet qui savoure un vin fin ou un mets délicat. Malgré la belle défense que nous déployons pour nous en déclarer indignes quand on nous les adresse, nous sommes déçus, chagrins, mécontents quand les témoins de notre prétendu talent ou de nos petits succès ne nous les prodiguent pas. Nous faisons de la fausse humilité comme on fabrique de la fausse monnaie, pour les provoquer autour de nous.

Voilà notre conduite. Elle est au pôle opposé de la conduite de Marie. C'est l'orgueil qui s'étonne du silence en face de l'humilité qui s'étonne de la louange.

De cette humilité de Marie que son trouble vient de révéler, nous allons avoir une première explication par son silence devant sa haute vocation inattendue.

II

Ce trouble de la Vierge, Gabriel l'a remarqué, tellement il fut profond. Il rassure la sainte voyante : « Ne craignez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. » Et au nom du Seigneur, il lui communique l'objet de la mission dont il est chargé : l'offre que Dieu fait à sa liberté de la maternité du Sauveur.

Jusqu'ici, la Vierge du Temple et de Nazareth, en méditant dans l'Ecriture Sainte l'annonce prophétique et la préparation progressive du Messie, n'a cessé, dans son cœur, de remercier Dieu de ses miséricordes sur l'humanité et de le supplier de hâter ses desseins d'amour. Peut-être même a-t-elle fait ce rêve et exprimé ce désir, que lui prête la piété chrétienne en se basant sur une révélation, d'être un jour au service du Messie en qualité de servante de la grande Dame qui serait sa Mère. Mais jamais, au grand jamais, la pensée ne lui était venue que Dieu arrêterait les yeux sur elle pour cette mission magnifique.

Et voici que, sans autre préparation, l'ange lui apprend tout à coup qu'elle sera cette Mère de Dieu et des hommes.

A cette communication, devant pareil honneur offert à sa personne, l'attitude qu'elle va prendre, le geste qu'elle fera, le mot qui sortira de sa bouche sera révélateur de son âme. Il ne se peut pas que la révélation de cette vocation qui la place si près de Dieu ne lui fasse rapprocher par la pensée ce qu'elle est et ce qu'elle va devenir. Au salut de l'ange elle avait éprouvé une surprise intérieure qui s'était trahie sur son visage : on s'attend qu'ici un cri jaillisse de sa poitrine.

Mais lorsqu'on poursuit la lecture de l'Evangile de l'Annonciation, rien ne répond à ces prévisions : pas un arrêt de complaisance en cette dignité, pas un retour sur elle-même. Puisque le Messie doit naître d'une vierge — et qu'elle le sait — et qu'elle-même a voué à Dieu sa virginité, elle n'est préoccupée que d'une chose : savoir ce qu'il lui faudra faire pour correspondre pleinement aux desseins de Dieu et remplir la mission qu'il lui confie. Et quand l'archange, à sa demande prudente et discrète, a donné l'explication nécessaire du mystère de sa maternité virginale : « *Spiritus Sanctus superveniet in te et virtus Altissimi obumbrabit tibi,* » elle donne son consentement.

Silence admirable qui déjà commence de nous expliquer l'humilité profonde que trahissait sa première attitude de surprise et d'étonnement. On ne peut être humble qu'à la condition de ne pas arrêter sa pensée sur ses talents, ses vertus, ses dignités, même quand on sous-entend que ce sont des dons de Dieu. Notre nature est si fragile qu'elle a vite fait, à cause de sa faiblesse, de s'absorber dans sa propre contemplation, quand elle ne prétendait qu'admirer l'œuvre de Dieu.

C'est l'occasion du péché d'orgueil, et il faut l'éviter si l'on veut rester humble, comme on fuit l'occasion du mal quand on veut rester pur. Je le sais, à la Visitation l'humble Marie elle-même reconnaîtra que le Seigneur a fait en elle de grandes choses. Mais ce sera pour rapporter à Dieu les félicitations de sa cousine Elisabeth qui la loue de

sa foi et prélude aux bénédictions que lui rendra le monde. D'elle-même, sa pensée ne regarde jamais que Dieu, tout le reste est néant, c'est-à-dire n'existe pas.

III

Le voilà bien, le dernier mot de cette vertu. Il semble que Marie devait nous en livrer le secret dans ce mystère par excellence de son humilité. Et en effet, cette scène délicieuse de simplicité et si importante en conséquences, qui a commencé dans la surprise d'une humilité qui s'ignore, s'achève dans l'explication d'une humilité qui se livre sans le savoir.

A l'ange qui a rempli sa mission et qui attend la réponse, que dit la Vierge ? Va-t-elle simplement signifier d'un mot son acceptation ou son refus ? Non, elle prononce d'abord une parole qui découvre le fond de son cœur et donnera aux âmes la clef de l'humilité : « Voici la servante du Seigneur. »

Quand le grand docteur de l'Eglise S. Thomas d'Aquin enseignera plus tard que l'humilité est avant tout la soumission de l'âme à Dieu, *subjectio ad Deum,* on pourra croire qu'il a pensé à cette parole de Marie : « Voici la servante du Seigneur. »

Et c'est bien en effet de quoi est faite d'abord et foncièrement l'humilité : de la reconnaissance pratique, de la conscience intime, du sentiment profond de ce qu'est Dieu et de ce que nous sommes, qu'il est tout et que nous ne sommes que par lui, qu'il est le maître absolu de qui nous tenons tout bien, à commencer par l'existence, et que nous sommes des serviteurs inutiles, absolument dépendants de ses largesses. « *Noverim te, noverim me,* » s'écriera S. Augustin : « Que je te connaisse et que je me connaisse. » Et Notre-Seigneur lui-même dira à sainte Catherine de Sienne : « Sais-tu qui tu es et qui je suis ? Je suis celui qui est et toi, tu es celle qui n'est pas. »

Quand un homme est pénétré de ces sentiments, il est humble, humble entièrement et totalement, vis-à-vis de Dieu, de lui-même et du prochain.

Il est humble vis-à-vis de Dieu. Comment ne courberait-il pas son intelligence devant des mystères qu'il ne comprend pas, mais que Dieu lui révèle, puisque l'intelligence divine déborde à l'infini ses pauvres lumières ? et c'est l'humilité de la foi. Comment ne s'agenouillerait-il pas pour prier et pour demander ce dont il a besoin, puisqu'il sait que Dieu est tout, et que lui n'est rien et n'a rien par lui-même et que Dieu seul peut subvenir à ses nécessités ? humilité de la prière. Comment n'accepterait-il pas avec résignation sa condition et les vicissitudes de son existence, puisque Dieu est le Maître et lui le serviteur inutile dont il peut disposer à loisir ? humilité de la vie.

Il est humble vis-à-vis de lui-même, dans sa pensée qui ne lui montre en lui, de lui, que le néant : dans ses sentiments, s'estime-t-on de n'être rien ? dans sa conduite, pourquoi faire parade de quelque chose quand on tient tout de Dieu en aumône ?

Il est humble vis-à-vis du prochain. Alors qu'il ne regarde en lui que son inutilité, son incapacité, son néant en dehors de ce qu'il tient de la largesse divine, il n'a d'yeux, chez le prochain, que pour ce qui est l'œuvre de Dieu, et par cette comparaison il s'estime toujours inférieur aux autres. Il les supporte, il les respecte, il les aime malgré leurs défauts et peut-être leurs misères, à cause de ce qu'il y a de Dieu en eux.

Sans sortir de la vérité, mais parce qu'ils vont jusqu'au bout de l'humilité, les saints pourront s'estimer et se dire les derniers des pécheurs.

Renversement des choses. Cette vertu qui veut n'être rien est tout : elle résume tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. Elle est la tige sur laquelle viennent s'épanouir toutes les autres vertus.

Et je comprends que, pour la première fois qu'elle apparaît dans l'Evangile, qu'elle y agit et qu'elle y parle, ce soit dans le mystérieux parfum de l'humilité que vienne à nous celle qui est l'exemplaire de toutes les vertus, la T. S. Vierge Marie.

* *

Son humilité au milieu de ses grandeurs, sous l'investiture de la mission de Mère de Dieu et des hommes qu'elle reçoit au même instant, n'a de comparable que l'humilité de son Fils.

C'est l'humilité qui le fait s'incarner dans une petite ville décriée dont on disait : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? » C'est l'humilité qui le fait s'incarner dans un foyer d'humbles ouvriers qui l'exposera à cette risée : « N'est-ce pas le fils du charpentier Joseph ? »

Mais le fait lui-même de s'incarner est déjà un acte d'humilité, et de la plus profonde, car pour un Dieu qui est tout, se faire homme qui n'est rien, c'est un anéantissement, comme dit S. Paul. Il pourra donc nous enseigner avec toute l'autorité de l'exemple : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

V

Avril

LE CŒUR BLESSÉ

Mes frères,

Le séraphique François d'Assise, le stigmatisé de l'Alverne, chantait : « *Amour, comme tu m'as blessé !* »

Il ne faudrait pas réduire toujours ces blessures de l'amour mystique à une simple manière d'exprimer, comme dans l'amour humain, les émotions très vives du cœur. Elles sont parfois des stigmates réels, authentiques et indubitables. C'est ainsi qu'un angelot tout de flamme trans-

perça le cœur de sainte Thérèse d'une flèche d'or, armée d'une pointe rougie au feu. La sainte a raconté le miracle dans son hymne sublime de la Transverbération ; le Bernin l'a immortalisé dans le groupe célèbre de Notre-Dame de la Victoire à Rome; les pèlerins peuvent le constater dans la chapelle du monastère d'Alba de Tormès ; au centre d'un somptueux reliquaire, une ampoule de cristal met sous les yeux la preuve matérielle de ce phénomène mystique, la trace nettement visible de la Transverbération sur le cœur desséché de la grande Carmélite.

Si le Christ a blessé d'amour le cœur de ses saints, il a voulu tout le premier que son cœur fût blessé d'amour pour nous.

« Quand les soldats vinrent à Jésus, raconte S. Jean dans son récit du crucifiement, que nous lirons bientôt à l'office du Vendredi Saint (xix, 33-37), le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes; mais un des soldats lui transperça le côté avec sa lance et aussitôt il sortit du sang et de l'eau. Et celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai; et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez. Car ces choses sont arrivées afin que l'Ecriture fût accomplie : « Aucun de ses os ne sera rompu ». Et il est encore écrit ailleurs : « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé ».

Les hommes ont regardé celui qu'ils ont transpercé. La dévotion aux saintes plaies et surtout à la plaie du côté fut, dès les premiers siècles, mais surtout depuis le moyen âge, une dévotion très répandue. Cette divine blessure ouvrit le chemin du cœur de Jésus à notre cœur et de notre cœur à son cœur, suivant la pensée de S. Bernardin, que nous retrouvons toujours du reste, plus ou moins nettement formulée, chez tous les dévots des saintes plaies : « L'ouverture du côté nous fait connaître l'amour du Cœur de Jésus jusqu'à sa mort et nous invite à marcher vers cet amour » [1].

I

Il est bien évident que Notre-Seigneur n'a rien voulu ni permis dans sa vie, dans sa passion, dans sa mort, qui n'eût sa raison d'être, qui ne répondît à une intention rédemptrice, qui ne fût pour nous et pour notre salut : *propter nos et propter nostram salutem.*

Le sang et l'eau, sortant du côté ouvert par la lance du soldat, ont toujours figuré pour les Pères les deux sacrements autour desquels gravitent tous les autres : le baptême et l'eucharistie, l'eucharistie qui est le calice du sang de Jésus, le baptême qui est une naissance nouvelle par l'eau et le St-Esprit.

Ces deux images des sources vives de la grâce, « des sources du Sauveur, *de fontibus Salvatoris,* » jaillissant de la blessure de la poitrine, se sont ensuite fondues en une seule plus représentative, celle de l'amour de Notre-Seigneur.

[1] Sermon 51 pour le Vendredi Saint

La plaie béante de la poitrine nous parle du haut des croix partout multipliées. Elle nous dit : « Vois cette blessure de mon côté! La lance est allée si profond qu'elle a découvert mon cœur. Entre et regarde : c'est lui qui fut blessé, blessé d'amour, et cela depuis qu'il a commencé de battre. Il battait si fort pour toi, pour ton âme, pour ton bonheur, que je n'ai pu le contenir. Je croyais qu'il allait me rompre la poitrine. La lance lui a ouvert cette échappée jusqu'à ton cœur. »

La blessure sanglante du côté, signe, révélation, manifestation de la blessure d'amour du Cœur de Jésus, tel fut le thème foncier des innombrables méditations des saints sur la plaie sacrée de Jésus : *Patet arcanum cordis per foramina corporis* [1].

Comme le Cœur de Jésus est venu au nôtre par la blessure du côté, c'est par la blessure du côté que notre cœur est allé à celui de Jésus. L'historien le plus autorisé de la dévotion au Sacré-Cœur a même pu écrire : « Le culte du Sacré-Cœur semble être sorti de la dévotion à la plaie du côté [2]. »

Pour croire, l'apôtre Thomas exigeait de toucher les cicatrices de Jésus ressuscité. Pour croire à son amour, Notre-Seigneur savait que nous aurions besoin de coller nos lèvres aux blessures empourprées de son sang.

Notre nature n'est pas celle des anges. Il faut qu'elle emploie quelque chose de sensible pour s'élever jusqu'à l'invisible, comme le chante la Préface de la Nativité : « *Dum visibiliter... cognoscimus... in invisibilium amorem rapiamur.* » C'est dans la plaie causée par la lance du soldat sur la poitrine de Jésus, dans cette plaie largement ouverte, éclatante, sanglante, que nous avons eu la révélation de l'invisible blessure du Cœur de Jésus et par elle que nous avons été attirés vers lui.

Dans une vision célèbre, sainte Gertrude repose avec S. Jean sur la poitrine de Notre-Seigneur : lui sur la gauche, elle sur la droite. Et l'apôtre expliqua à la voyante pourquoi il l'a placée à droite du côté de la plaie, tandis que lui a pris la gauche : « Devenu un même esprit avec Dieu, je peux pénétrer subtilement où la chair ne saurait atteindre. J'ai donc choisi le côté fermé. Mais toi, vivant de la vie terrestre, tu ne pourrais comme moi pénétrer à l'intérieur... Je t'ai donc placée à l'ouverture du cœur divin, afin que tu puisses en tirer plus aisément la douceur et la consolation que, dans son bouillonnement perpétuel, l'amour divin répand avec impétuosité sur tous ceux qui le désirent. »

II

Le Bienh. de Montfort, qui a si pleinement exprimé ces enseignements traditionnels dans ses couplets sur le Cœur blessé, achève par cette

[1] S. Bernard, Sermon 61 sur le Cantique des cantiques, n. 4.

[2] J.-V. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* p. 204 ; Beauchesne 1921.

strophe qu'il faudrait graver en légende sur les images du Sacré-Cœur :

> **C'est par cette bouche sanglante**
> **Qu'il dit, depuis dix neuf cents ans,**
> **D'une voix mourante et vivante,**
> **Des mots qu'à peine je comprends.**

Oui, même les meilleurs comprennent à peine. Nous sommes là encore à un excès d'amour de Notre-Seigneur.

— Doux agneau sans tache, demandait à Jésus sainte Catherine de Sienne, vous étiez mort quand votre côté fut ouvert ; pourquoi donc avez-vous voulu que votre cœur fût ainsi blessé et ouvert ?

— Pour plusieurs raisons, dont je te dirai la principale. Mon désir concernant la race humaine était infini, et l'acte présent de la souffrance et des tourments était fini. Par cette souffrance, je ne pouvais donc vous manifester combien je vous aimais, puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous révéler le secret du cœur, en vous le faisant voir ouvert, pour que vous compreniez bien qu'il vous aimait bien plus que je n'avais pu vous le prouver par une douleur finie [1].

Dans les cloîtres des pauvres Clarisses on chantait, au temps de S. François, les couplets embrasés du Séraphique Père et les strophes émues de Jacopone da Todi : « Regarde-moi donc et vois en quel état l'amour m'a mis. J'ai le cœur transpercé d'une lance... Mon cœur désire ton cœur. Tu me fais languir d'amour. Hâte-toi de venir à moi, donne moi ton cœur. » Au chant alterné de ces cantiques, les âmes se perdaient dans l'extase de l'amour du Cœur de Jésus.

« Le second vendredi qui suivit notre entrée dans le monastère, raconte la Bienh. Baptiste Verani (1458-1523), j'étais avec Sœur Constance ; elle filait au coin du feu et moi cousant, lorsqu'elle se prit à chanter ce cantique de notre Père S. François : *Ame bénie du grand Createur.* Je lui donnais la réplique, je chantais la seconde. Quand elle vint à ces paroles : « Regarde mes pauvres mains, regarde mes pauvres pieds, regarde mon pauvre côté, » je ne pus aller plus loin. Les paroles moururent sur mes lèvres et je tombai évanouie dans les bras de la Sœur [2]. »

Emus, nous aussi, de ce suprême témoignage d'amour du Cœur de Jésus, adressons-lui de toute notre âme la prière qui montait d'un autre cloître :

« Roi Jésus, Sauveur des fidèles, qui avez voulu que votre côté fût ouvert par la pointe d'une lance impitoyable, je vous en prie humblement, ardemment : ouvrez-moi les portes de votre miséricorde et laissez-moi pénétrer à travers la large ouverture de votre adorable et très saint côté, jusque dans l'intérieur de votre tout infiniment aimable cœur, de sorte que mon cœur devienne uni à votre cœur par un indissoluble lien d'amour. Blessez mon

[1] *Dialogues de sainte Catherine de Sienne*, édit. Hartaud, O. P. ; Paris, 1913, p. 253.

[2] Comtesse de Rambuteau, *La Bienheureuse Vérani*, p. 85 ; Paris 1906.

cœur de votre amour, faites pénétrer la lance du soldat à travers ma poitrine, et que mon cœur vous soit ouvert, à vous seul, et soit fermé au monde et au démon [1]. »

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XVIII

S. JEAN DAMASCÈNE : LE CULTE PUBLIC

Mes frères,

Il y avait à Constantinople, au début du VIII[e] siècle, un moine appelé Côme qui s'était consacré à l'éducation pieuse de la jeunesse. Parmi ses disciples, se trouva un jour un adolescent, venu de Damas, et que l'on appelait Jean. Celui-ci désirait se faire une belle carrière dans le monde : il y réussit, en effet, car, après quelques années d'études approfondies, il put retourner dans sa patrie pour y devenir le secrétaire et le conseiller du calife.

I

Cependant, une tempête violente s'était déchaînée sur l'Eglise : l'erreur iconoclaste venait de rouvrir l'ère des persécutions.

On se souvient que cette hérésie consistait à proscrire les images de Notre-Seigneur et des saints, sous prétexte que le culte qui leur est rendu constitue une idolâtrie. Rien de plus faux pour quiconque sait distinguer les cultes *absolus,* rendus à Dieu ou aux bienheureux, du culte simplement *relatif,* que l'on décerne aux saintes images non point à cause d'elles-mêmes, mais à cause de ce qu'elles représentent. En d'autres termes, la vénération qu'on témoigne envers l'image sacrée ne s'arrête pas à elle, qui n'est qu'une matière vulgaire, mais remonte jusqu'à celui dont elle est la représentation et qui, lui, a bien droit d'être honoré.

Cette théorie, pourtant simple, ne put jamais pénétrer l'intelligence des chrétiens factieux de Byzance, qui s'obstinèrent, malgré le pape, à proscrire les tableaux pieux. Comme il arrive trop souvent, la politique se mêla à ces dissensions religieuses, et l'empereur de Constantinople, Léon III, surnommé l'Isaurien, se mit à poursuivre les fidèles orthodoxes avec une indicible fureur.

Jean Damascène n'était alors qu'un simple laïc, occupé, dans le palais gouvernemental du prince arabe, à des affaires administratives. Mais il était croyant et pieux ; il estima à bon droit que nul catholique n'avait à se désintéresser d'une lutte qui mettait en jeu des principes de dogme et de discipline. Au mépris des périls qui le menaçaient, il se lança dans les controverses, où sa science et son talent apportèrent un puissant appui aux défenseurs de la vraie foi. Sur les encouragements du Souverain Pontife Grégoire III,

[1] Prière d'un Chartreux anonyme du XVI[e] siècle, d'après Dom de Roignac.

il publia ses trois fameuses Apologies, qui démontraient irréfutablement la vérité et accablaient les tenants de l'erreur. Léon III en fut si exaspéré qu'il s'abaissa jusqu'à faire fabriquer de fausses lettres et à les faire intercepter ensuite par le calife de Damas, de façon à faire croire à celui-ci que son conseiller Jean était un traître.

Le piège parut bon, au début tout au moins. Jean Damascène fut incarcéré et condamné à perdre la main droite qui était censée avoir écrit les lettres criminelles. Mais le pieux secrétaire s'était, depuis son enfance, confié à la Sainte Vierge, qui jamais n'abandonne ses enfants à l'heure du danger. Par son intercession, le membre coupé se recolla immédiatement, sous les regards effarés du bourreau : quel témoignage humain eût égalé cette intervention céleste ?

Jean Damascène fut tellement frappé du prodige dont il bénéficiait qu'il résolut de quitter le monde pour se consacrer uniquement au Seigneur. Il eut beaucoup de peine à obtenir son congé du calife qui, revenu de ses préventions, souhaitait ardemment conserver auprès de lui un auxiliaire si précieux et si vénérable. Mais son énergie surmonta toutes les difficultés. Libre enfin, notre Bienheureux alla retrouver à Constantinople l'ancien maître de sa jeunesse, le moine Côme, et l'amena à partager ses desseins. Tous deux partirent pour la Palestine, accomplirent le traditionnel pèlerinage aux lieux consacrés par la présence et le martyre du Christ, puis se retirèrent dans la laure de Saint-Sabbas, aux environs de Jérusalem.

Celui qui avait été un fougueux apologiste devint rapidement le plus doux, le plus humble des religieux. Bientôt élevé à la prêtrise, il donna aux frères de son monastère l'exemple de toutes les vertus. Il avait si complètement rompu avec les vanités d'ici-bas qu'il ne rougissait nullement, lorsqu'il fallait pourvoir à la subsistance de la communauté, de tresser des corbeilles d'osier et d'aller les vendre lui-même, comme un mendiant, à Damas, dans cette ville où tout le monde le connaissait, où il avait joui de tant de triomphes et de tant d'honneurs. Sa docilité était telle qu'il s'empressait d'exécuter les ordres les plus rigoureux, d'entreprendre les œuvres les plus difficiles qui lui étaient imposées, sans même se permettre de discuter leur utilité ou leur convenance. On eut beau, afin de l'éprouver, lui commander les choses les plus étranges, jamais sa vertu ne se trouva en défaut.

Cela ne l'empêchait d'ailleurs pas de continuer, du fond de sa solitude, la guerre sainte contre les iconoclastes. Il n'avait rien perdu de sa vigueur ni de son talent, et il le fit bien voir à ses vieux adversaires. Comme il s'y attendait sans doute, cette attitude lui attira de nouvelles vexations de la part de l'empereur Constantin Copronyme, qui avait succédé à Léon l'Isaurien et continuait ses errements. Pas plus que jadis, il ne courba la tête sous cet orage : il résista au souverain, maintint ses positions et sa doctrine et parvint à contenir les prétentions du monarque qui voulait témérairement s'ériger en juge suprême des choses de la foi. Son œuvre devint alors considérable par le nombre des opuscules ou des traités qu'il publia. Le second Concile de Nicée devait plus tard lui rendre le témoignage du bien qu'il avait fait à la cause sainte.

Car S. Jean Damascène ne se borna pas à la question des images. Chaque fois que surgit une hérésie nouvelle — et Dieu sait si elles foisonnèrent à cette époque bouleversée — il se trouva debout sur la brèche et prêt aux batailles de l'intelligence en faveur de la vérité. C'est ainsi qu'il réfute successivement les propositions des Acéphales, des Monothélites, des Théopaschites, et de bien d'autres dissidents aux noms étranges, aux théories plus étranges encore.

Parmi tous les droits qu'il soutint victorieusement, il faut citer celui de la primauté du Prince des Apôtres et, par suite, du Pontife Romain, maître et docteur de l'univers chrétien. Il eut aussi la gloire d'être le premier à donner un exposé méthodique et complet de toute la théologie, ce qui lui permit de déblayer la route que devait plus tard parcourir si majestueusement Thomas d'Aquin. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant que — bien des siècles après — la justice, lente mais sûre, de l'Eglise l'ait récompensé de ses efforts, en le classant parmi ses Docteurs, par la voix du pape Léon XIII.

Le Seigneur le rappela à lui vers le milieu du VIII[e] siècle, et le saint s'endormit paisiblement du sommeil de la mort pour aller s'éveiller dans les triomphes de l'éternité.

II

S. Jean Damascène a accompli des tâches multiples. Mais celle qui a contribué le plus à assurer la pérennité de sa mémoire est sa longue et dure bataille en faveur des saintes images. C'est en ces circonstances surtout qu'il a rendu un service immense, non seulement à l'Eglise de son époque, mais même à la chrétienté des temps futurs.

Car il ne faut pas nous y tromper. L'état d'esprit qui provoqua les fureurs iconoclastes persiste, sous une forme à peine différente, chez un certain nombre d'adversaires de notre foi. La question des tableaux sacrés n'est qu'un épisode du conflit entre les gens qui tendent à ramener toute la religion à une pratique intérieure et ceux qui, au contraire, veulent assurer au Seigneur le culte extérieur et officiel qui est dû à sa suprême Majesté.

C'est en vain que les premiers invoquent l'autorité de la Bible, qui défendait toute représentation humaine dans le Temple. Cette mesure, purement temporaire, n'avait été édictée par Jéhovah qu'à cause de la tendance des Hébreux à l'idolâtrie. Elle devait donc disparaître, avec beaucoup d'autres prescriptions mosaïques, lorsque la nouvelle Loi aurait assuré les bienfaits de la Révélation à des peuples de plus en plus raffinés, qui ne ris-

queraient plus de confondre la matérialité du symbole avec la réalité qu'il signifie. Mais il reste toujours beaucoup d'esprits enclins à l'erreur, et voilà pourquoi, de nos jours comme il y a 1200 ans, un certain nombre de personnes s'insurgent contre les statues des saints, contre les crucifix de nos églises et les Calvaires érigés aux carrefours de nos chemins. Les protestants sont parmi ceux-là et cela n'étonne nullement, si l'on réfléchit à leur tendance à minimiser les cérémonies, les fêtes, les aspects extérieurs de la foi.

Et cependant aucune hésitation n'est possible. Céder sur un point de la doctrine — même particulier comme celui-là — serait ravir au Seigneur une partie des hommages auxquels il a droit et qu'il n'a jamais cessé de revendiquer. Nous avons à remplir, en effet, à l'égard du Tout-Puissant, une foule de devoirs. Parce qu'il nous a créés, il mérite notre obéissance ; parce qu'il nous est infiniment supérieur, nous lui devons le respect ; parce qu'il nous a comblés et nous comble sans cesse de ses dons naturels et surnaturels, nous sommes tenus envers lui à la reconnaissance et à l'amour. Tout cela est d'ordre individuel et, sur ce premier point, tout le monde est d'accord.

Mais il faut se garder d'oublier que Dieu n'est pas seulement le Créateur, le souverain Maître et le Bienfaiteur des personnes prises isolément, dont il constitue la fin suprême. Il est aussi l'instaurateur des collectivités diverses, sans lesquelles l'existence serait si anarchique et si rude qu'elle deviendrait pratiquement impossible.

La Providence était beaucoup trop sage pour commettre la faute, si souvent reprochée à nos Codes modernes, de ne considérer que l'individu en lui-même, « comme un enfant trouvé qui vivrait célibataire et disparaîtrait sans laisser de traces après lui. » Pour maintenir l'ordre, la sécurité, pour assurer la perpétuité de notre race, Dieu, à côté des créatures physiques, a établi d'autres entités, que l'on nomme juridiquement des personnes morales et qui, sans avoir une existence matérielle, s'imposent si bien à nous que nous ne concevons pas ce que nous pourrions devenir si elles venaient à disparaître.

La première de ces agglomérations est la famille. Nul n'aura de peine à concéder qu'elle est absolument indispensable. Si, après une naissance de hasard, l'enfant était abandonné à lui-même, il périrait presque aussitôt de misère, et l'espèce humaine serait rapidement éteinte. S'il n'y avait pas un père pour protéger et nourrir la femme qui se consacre aux soins de la maison et les petits, encore si impuissants, aucune vie ne pourrait subsister. La famille est donc la base première de l'organisation prévue par le ciel pour assurer un minimum de bien-être et de civilisation sur la terre.

Mais il faut bien reconnaître qu'une famille seule, livrée à elle-même, est encore quelque chose d'extrêmement débile et précaire. Elle se heurte aux forces, parfois déchaînées, de la nature, à l'hostilité de groupements rivaux. Pour corroborer les énergies de sa résistance, elle est donc contrainte — et ceci est encore conforme au plan divin — de s'appuyer sur d'autres familles, dont les intérêts et les périls se trouvent analogues aux siens. C'est ainsi que se forment les cités qui, en s'agglomérant à leur tour et dans le même but, arrivent à la constitution des provinces et des Etats. Cette alliance inspirée par la nécessité, permet seule l'exécution des grands travaux d'intérêt général et la mise en train des œuvres sociales.

Mais rien de tout cela, au moins dans son principe, n'est dû au génie de l'homme, qui peut à peine modifier, tant bien que mal, les modalités de ces organisations. Tout vient de Dieu. Et il n'est pas difficile de conclure que si Dieu est l'auteur de la famille, de la patrie, de la société, la société, la patrie et la famille lui doivent les mêmes hommages et la même docilité que chacun de nous pris en particulier. D'où la nécessité d'un culte public et extérieur rendu officiellement à Celui « de qui relèvent tous les empires ».

— Fort bien, dira quelqu'un, mais pourquoi faut-il que ce culte se traduise par des rites sensibles, par des costumes ou des encensements, par des processions ou des images ? — Oh ! pour cette raison bien simple que l'homme n'est pas un pur esprit, seulement composé d'une froide intelligence. Il a aussi un cœur et une imagination qui doivent s'émouvoir pour le bien, des sens qui ne demandent qu'à vibrer en face de la beauté. Faut-il que toutes ces puissances restent étrangères au service de Dieu ? Non. Nous appartenons totalement à Dieu et notre vénération pour lui doit être manifestée sensiblement, de même qu'elle doit être publiquement et collectivement proclamée.

Un grand nombre d'Etats, il faut leur rendre cette justice, comprennent encore, tant bien que mal, cette vérité essentielle. Ils organisent des cérémonies religieuses officielles, même quand, comme en Angleterre, leur religion est faussée ; ils concourent à l'entretien du clergé, ils replacent, comme en Italie, les crucifix dans les écoles, ils restaurent les sanctuaires, ils prévoient, dans leurs programmes, l'enseignement du catéchisme. Chez nous, depuis qu'une loi sacrilège a proclamé que « la République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte[1], » il n'en est plus de même.

Chrétiens, nous ne prendrons jamais notre parti de ce lamentable état de choses, qui constitue un permanent blasphème en action. Nous avons l'obligation de lutter pour que la France, repentante de ses égarements, donne de nouveau à la croix de Jésus la place d'honneur qui lui revient. Et dès maintenant, nous assurerons le culte public du Seigneur partout où cela nous sera possible : dans nos familles, où la prière sera faite en commun, où des tableaux pieux béniront nos demeures, comme dans les cités où nous nous trouvons assez

[1] Loi du 9 décembre 1905, art. 2, sur la Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

forts pour faire respecter la liberté de nos cortèges. Dieu veuille qu'un avenir prochain nous permette, grâce à notre énergie, de restaurer complètement notre belle patrie dans le Christ.

XIX

S. VINCENT FERRIER : LE ZÈLE

Mes frères,

L'Espagne, aujourd'hui si lamentablement déchirée par les passions antireligieuses, a été au contraire, jusqu'à ces derniers temps, considérée comme une terre chrétienne privilégiée, où florissaient des légions de saints et où la pratique de la vertu s'empanachait volontiers d'un certain esprit chevaleresque. On pourrait en fournir mille preuves, de sainte Thérèse d'Avila jusquà S. Ignace de Loyola. Bornons-nous aujourd'hui à celle qui nous est offerte par ce fils d'honorables bourgeois de Valence, qui se nommait Vincent Ferrier.

I

Lorsqu'en pleine jeunesse Vincent entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, le monde était profondément troublé. Le christianisme, en ce XIVe siècle remuant et batailleur, s'était ressenti quelque peu des agitations extérieures. Sa ferveur première s'était relâchée et, surtout dans les hautes sphères de l'Eglise, une réforme s'imposait. Sur les instances de sainte Catherine de Sienne, le pape Urbain VI voulut l'entreprendre. Mais il manqua de cette douceur et de cette maîtrise de soi-même que préconisait sa pieuse conseillère. Sans cesse injuriés par lui, les cardinaux se révoltèrent et commirent la faute lourde de prononcer la nullité de l'élection pontificale, afin de pouvoir installer sur le trône de Pierre un nouveau pontife, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII.

Ce fut le signal de cette scission que l'on a appelée « le grand schisme d'Occident, » qui devait désoler l'Eglise pendant une quarantaine d'années. L'univers catholique se divisa en deux obédiences : tandis que la France, la basse Italie, l'Ecosse et l'Espagne tenaient pour le nouveau pape, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Europe centrale et les pays scandinaves restaient fidèles à l'ancien. Non seulement les peuples étaient divisés, mais aussi les diocèses, les Ordres religieux, les monastères. Les deux pontifes rivaux tenaient leur cour l'un à Avignon, l'autre à Rome, et, dans chacune de ces deux villes, il y avait un collège de cardinaux.

Remarquez bien que, dans chacun des deux partis, il y avait des défenseurs sincères et de bonne foi, si bien que plus tard l'Eglise a confirmé également le culte rendu à sainte Catherine de Sienne, confidente d'Urbain VI, et celui de S. Vincent Ferrier, qui avait cru devoir se ranger sous la bannière opposée. Cela tient à ce que, dans des circonstances troubles et difficiles, il est plus malaisé de connaître son devoir que de le remplir. C'était bien le cas au moment du grand schisme, où il était presque impossible de discerner de quel côté se trouvaient le bon droit et la légitimité de la tiare. Chacun agissait pour le mieux, suivant les indications de sa conscience, et Dieu, qui avait permis cette épreuve pour la purification de son Eglise, jugeait, comme à son ordinaire, d'après les intentions secrètes de chacun.

Nous n'avons point à raconter ici les incidents multiples du schisme, ni la façon dont il se termina, par une série de transactions, pour le plus grand bien de la chrétienté, heureuse de revenir à l'unité dont son Fondateur avait fait l'une de ses caractéristiques essentielles. Qu'il nous suffise de savoir que le dominicain Vincent Ferrier ne put se tenir en dehors de l'universelle bataille, qu'il s'y lança avec sa fougue coutumière et généreuse, mais qu'il n'eut jamais autre chose en vue que le triomphe de Dieu et de ce qu'il croyait être la vérité.

Au surplus, si grande que puisse être l'importance de ces agitations au point de vue historique, ce n'est point par rapport à elles que la personnalité de Vincent nous intéresse. S'il consacra une partie de ses efforts à coopérer à la restitution de l'unité religieuse, par les moyens qui lui parurent les meilleurs, son œuvre capitale fut la prédication de l'Evangile. Il fut, avant tout, un missionnaire. Et, si l'on veut bien se rappeler la situation de la péninsule ibérique au moyen âge, on conviendra que c'était alors une vocation ardue que celle d'amener les provinces à l'intégrité de la foi.

Les Sarrasins avaient trop longtemps dominé l'Espagne pour n'avoir pas laissé, dans les esprits comme dans les mœurs, des traces profondes et néfastes. Il y avait en outre, dans ce pays, de nombreuses colonies de Juifs, qui abusaient de leur puissance financière pour opprimer ou pervertir les consciences. Il fallait lutter contre toutes ces influences pour éclairer les catholiques et les guider vers le bien.

Aussitôt qu'il eut conquis ses grades universitaires et obtenu l'autorisation de ses supérieurs, Vincent Ferrier se dévoua à cette tâche. Il se mit en route, à l'imitation des Apôtres, et sillonna, pendant des années, des régions immenses, prêchant partout la parole de Dieu. Mais comme il n'ignorait pas que les efforts de l'homme sont impuissants s'ils ne sont fécondés par la grâce du ciel, il s'appliqua, avant tout, à se concilier les faveurs divines par une rigoureuse austérité. Chaque matin, sa journée débutait par l'oraison et le chant solennel de la messe ; chacun de ses jours était sanctifié par le jeûne, l'abstinence et les mortifications. Tout le temps que lui laissaient ses exercices spirituels était employé à l'enseignement public de la doctrine aux foules qui se pressaient, toujours plus nombreuses, à sa suite.

Si on l'écoutait avec faveur, ce n'était pas parce qu'il flattait ses auditoires. Tout au contraire, il déployait une sévérité indignée en dénonçant les abus et les vices. Il se nommait lui-

même « l'Ange de l'Apocalypse » et ne craignait pas de menacer les pécheurs des châtiments du Seigneur. Il prouvait d'ailleurs l'authenticité de sa mission par les miracles qu'il opérait fréquemment. En ces temps malheureux, la Providence procurait des moyens exceptionnels pour combattre des maux qui dépassaient toute mesure. Après avoir tonné contre les superstitions et les crimes, après avoir humilié publiquement les fidèles prévaricateurs, Vincent démontrait que le ciel approuvait ses rigueurs, en guérissant les malades, en chassant les démons du corps des possédés, en rendant l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles. A l'instar du Christ, et sur son inspiration, il ressuscita même des morts. Aussi les multitudes, qui reconnaissaient en lui un messager de l'Eternel, abandonnaient-elles leurs cités pour l'accompagner dans ses pérégrinations et conserver le bénéfice de l'entendre.

Pendant les vingt dernières années de sa vie, il parcourut, outre son pays natal, la France, la Suisse, les Flandres et une partie de l'Italie, appelant le monde à la pénitence et suscitant le plus extraordinaire élan vers la sainteté. L'un de ses thèmes favoris était celui du jugement dernier, si propre, d'ailleurs, à faire réfléchir les coupables et à les amener à des dispositions meilleures.

Cet infatigable soldat de Jésus mourut sur la brèche, en 1419, au cours d'une mission qu'il donnait dans la ville de Vannes en Bretagne. Plus tard, le Souverain Pontife Calixte III témoigna la reconnaissance de l'Eglise à son vaillant champion, en canonisant celui qui avait si magnifiquement servi les intérêts des âmes et du Christ.

II

Une des marques principales qui signalent les saints, c'est le zèle des choses de Dieu. Le chrétien tiède s'occupe à peine de son propre salut, il est même porté à réduire les observances au strict minimum requis, car elles lui paraissent onéreuses. On rencontre souvent des fidèles plus dévoués, mais qui s'imaginent avoir accompli de grandes choses dès qu'ils ont sacrifié à quelques bonnes œuvres une petite part de leur activité, de leurs loisirs ou de leur superflu. Le véritable saint est celui qui est profondément pénétré de cette vérité primordiale que Dieu est notre fin suprême, qu'il est le tout de notre vie et que, par conséquent, ce n'est pas trop de dévouer son existence entière à le servir d'abord personnellement, puis à le faire mieux connaître, mieux respecter, mieux obéir et mieux aimer. Quand un homme a le goût sincère et ardent de l'apostolat, il possède déjà, oserai-je dire, comme un gage de prédestination.

Mais il arrive par malheur que certains prennent pour du zèle surnaturel ce qui n'est, en eux, qu'un besoin humain de s'agiter ou un obscur penchant à dominer et à faire prévaloir leurs idées. C'est à cause de cela que tant de tentatives demeurent vaines. Sans doute, il arrive fréquemment que Dieu éprouve par de douloureux échecs les cœurs les plus sincèrement consacrés à sa gloire. Mais bien d'autres fois aussi, si les entreprises pieuses échouent, c'est parce qu'elles n'ont pas été inspirées par les motifs qui plaisent à Dieu. Il importe donc, pour se prémunir contre des illusions dangereuses entre toutes, de bien distinguer le véritable zèle d'avec ses contrefaçons plus ou moins inconscientes.

Cette discrimination s'opère, dès le principe, par l'analyse des motifs qui nous font agir. Le chrétien véritablement dévoué ne doit avoir en vue que la gloire de Dieu et le salut des âmes, sans aucune arrière-pensée personnelle de vanité, d'ambition ou d'avantages terrestres. Cela est tout naturel, d'ailleurs. Nous ne pouvons pas travailler à la fois pour le bon Dieu et pour nous-mêmes, en vertu de cet axiome évangélique que nul ne peut servir deux maîtres. Si nous multiplions nos efforts pour nous faire valoir, pour nous procurer, dans les milieux dirigeants des œuvres, des relations utiles au développement de nos affaires, ou dans telle autre intention analogue, nous aurons reçu dès ici-bas notre récompense vaine. Nous n'aurons plus rien à prétendre pour le ciel.

Sans doute, si quelqu'un se comportait volontairement de la sorte, — et cela se rencontre quelquefois, avouons-le, — il ne serait qu'un misérable hypocrite, couvrant du manteau de la religion ses visées basses et cupides. Mais il arrive souvent que des motifs vulgaires se mêlent à nos préoccupations généreuses, sans que nous nous en rendions un compte bien exact. Comme l'ivraie qui pousse avec le bon grain, les pensées d'orgueil ou d'égoïsme s'enchevêtrent si bien avec le désir de triompher des ennemis de Dieu, que l'on ne sait trop comment les départager.

Méfions-nous de cet obstacle, qui risquerait d'anéantir toutes les œuvres de notre bonne volonté. Et, pour mieux le reconnaître, examinons de quelle manière nous nous conduisons lorsqu'il s'agit de travailler à l'apostolat. Si nous nous laissons conduire avec une soumission parfaite, sans éprouver la moindre aigreur lorsque nos plans sont contredits ; si rien n'arrive à nous rebuter, pas plus les insuccès ou la fatigue que les humiliations et les railleries ; si notre persévérance est tenace ; si surtout nous savons mettre l'immolation et la prière à la base de toutes nos initiatives, nous pouvons être persuadés que notre zèle vient de Dieu. Dans le cas contraire, il y aurait bien lieu de craindre qu'il ne soit fortement mêlé de vues terrestres, si même il n'en arrive pas à devenir tout à fait fictif.

Le véritable dévouement à la cause divine une fois reconnu, la question se pose de savoir s'il est l'apanage de quelques personnalités d'élite, ou si, au contraire, il ne doit pas être pratiqué par tout l'ensemble des chrétiens. C'est une croyance trop répandue qu'il y a des prêtres, des religieux et des moniales pour s'occuper de la conversion des pécheurs, de la propagation de la foi, de l'enseignement chrétien, de toutes les choses spirituelles, en un mot — et que les simples fidèles n'ont qu'à s'en

remettre à eux pour tout cela. Quelle erreur ! Je reconnais parfaitement qu'une mission spéciale est dévolue à ceux qui, par les ordinations reçues ou les vœux prononcés, se sont offerts totalement au Seigneur. Ceux-là ont des devoirs plus étendus, des responsabilités plus hautes, des grâces d'état particulières et une juridiction qui leur permet d'accomplir ce que tout le monde ne saurait réaliser. Mais le désir du Sauveur est qu'ils soient secondés, autant que possible, par les fidèles qui les entourent.

Il n'est pas un être humain au monde qui n'ait à l'égard de Dieu, son créateur et son bienfaiteur, une dette de reconnaissance à acquitter. Et comment la lui payer d'une façon meilleure que par le don de soi-même, par la coopération aux œuvres qui lui plaisent ? Plus spécialement les baptisés, surtout les baptisés catholiques, sont tenus à l'apostolat. Dieu a daigné les adopter pour ses enfants. L'honneur d'une telle filiation ne va pas sans une contrepartie. Que diriez-vous d'un fils qui se désintéresserait totalement de l'honneur de son père et des intérêts de sa famille ? Qu'il est un ingrat, et même un insensé, car la solidarité familiale ainsi méconnue serait, par lui, affaiblie à son propre préjudice. Cette situation serait la vôtre si vous méconnaissiez les obligations, à vous imposées par le baptême, de travailler à la gloire de Dieu.

Vous pensez, peut-être tout bas, que ce n'est pas extrêmement facile. Vous avez un foyer à soutenir, une fonction qui vous fait vivre, un travail qui accapare la plus grande partie de vos journées. Mais il n'est nullement question d'abandonner tout cela, car il n'est pas donné à tout le monde d'obtenir cette vocation céleste par laquelle on se met, sans réserve, à la disposition du Très-Haut. Ce qui vous est simplement demandé, c'est de participer à l'apostolat dans la mesure de vos possibilités pratiques qui varient infiniment suivant les personnes et les circonstances. Une mère, par exemple, témoignera son zèle par le soin qu'elle mettra à élever ses enfants dans la crainte de Dieu et l'amour de sa loi. Un chef d'industrie s'appliquera à christianiser, autant qu'il le pourra, les employés qui ont confiance en lui et écouteront ses conseils. Tel homme offrira à la cause les ressources de sa parole, tel autre celles de son influence ou de ses capacités particulières.

Dans la vigne du Seigneur, il y a de l'occupation pour tout le monde. Ne soyons donc pas de ces chômeurs volontaires qui, par une vulgaire paresse, perdent le salaire d'éternité. Appliquons-nous au contraire à devenir les bons et zélés serviteurs à qui Notre-Seigneur a promis qu'ils seraient appelés, un jour, à entrer dans la joie de leur Maître.

POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION PRIVÉE LE JEUDI SAINT

I

Avant la communion

Mes frères,

Devant le spectacle que j'ai sous les yeux, ma pensée et mon cœur se reportent comme d'instinct à plusieurs siècles en arrière. Et voici qu'une autre scène pareille à celle-ci se présente à mon imagination et à mes souvenirs. C'est à Jérusalem, à peu près à cette époque de l'année où nous sommes. Dans un quartier tranquille, loin des bruits du monde, une grande salle ornée comme pour une fête. Là, autour d'une table, un petit groupe d'amis se pressant avec émotion les uns contre les autres, les yeux fixés sur un personnage (leur Maître, apparemment) qui porte sur sa physionomie une expression toute céleste. Vous avez reconnu Jésus et ses douze Apôtres. La conversation se déroule, joyeuse et animée. Pourrait-il en être autrement ? Pieux Israélites, ils célèbrent dans un repas fraternel la mémoire des bienfaits dont le Seigneur les a comblés d'âge en âge. A chacun d'eux successivement, Jésus, le bon Maître, adresse tantôt une parole aimable, tantôt un doux sourire. Mais il en est un qu'il paraît entourer d'une prédilection toute particulière et auquel il a réservé l'honneur d'être son plus proche voisin de table. Et cet heureux mortel, ce n'est ni Pierre, l'apôtre à la foi ardente et au cœur vaillant, ni Jacques et Jude, cousins de Jésus, mais un adolescent, un enfant presque, tellement son visage dénote encore de jeunesse et de candeur. Il s'appelle Jean.

I

Son histoire ? elle est gracieuse et fraîche comme une idylle. Transportez-vous sur les bords du lac de Tibériade. Ce brave pêcheur, cet ouvrier actif que vous apercevez occupé à raccommoder ses filets, c'est le père de notre Jean. Il avait deux fils auxquels il apprenait son métier. Jésus, passant par là, les lui demande pour en faire ses apôtres : sans hésiter, de grand cœur, il les lui donne. Oh ! l'excellent père, n'est-ce pas ? Sa compagne est à l'avenant : un chef-d'œuvre d'amour maternel. Le bonheur, la gloire de ses enfants, voilà le pain quotidien de sa pensée. « Seigneur, disait-elle un jour à Jésus, exaucez ma prière ; quand vous serez dans votre royaume, placez mes fils, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. »

Est-ce à dire que notre aimable jeune homme fût une perfection sans tache ? Non, il avait bien quelques petits défauts, et l'Evangile nous laisse entendre qu'il n'était pas exempt de vanité et sa juvénile ardeur dégénérait trop souvent en colère. Mais il avait conservé l'innocence de ses premières années, son cœur était pur comme un beau lis. Que fallait-il de plus pour fixer sur lui le regard, le choix, l'affection du divin Maître ?

En ce temps-là, un personnage d'une haute sainteté parut en Judée. On l'appelait Jean-Baptiste parce qu'il donnait aux hommes le baptême de la pénitence et les préparait ainsi à la venue du Messie. Notre Jean se mit d'abord à son école. C'est là qu'il entendit parler de Jésus, de sa bonté, de sa sainteté, de ses miracles. « Va t'en assurer par toi-même, » lui répétait le Baptiste, et docile comme un enfant, il obéit. Dès la première entrevue il fut conquis par les charmes de Jésus. Alors naquit une amitié des plus intimes et des plus douces. Elle dura trois ans. Tous les beaux discours de Jésus, toutes les paroles que nous rapporte l'Evangile, Jean les entendit. Tous ces grands miracles, il en fut l'heureux témoin, toutes ces leçons, il les recueillit, toutes les tendresses du divin Cœur, il les connut. Que lui manquait-il ? O mes chers apôtres, avait dit le Maître, un jour je vous ferai manger un pain délicieux, un pain descendu du ciel, un pain vivant, et ce pain que je vous donnerai, ce sera ma chair immolée pour le salut du monde. » Si étonnante que fût cette promesse, Jean y avait ajouté foi sans hésitation, impatient tout de même de la voir se réaliser. Et voilà qu'en ce jour du Jeudi Saint, tous ses désirs allaient être comblés. Elle vous est connue, cette scène mémorable. Passant devant chacun de ses disciples qu'il veut parfaitement purs de cœur et de corps, le divin Maître se met à leur laver les pieds, puis, s'étant rassis, il prend du pain entre ses mains toutes puissantes, qui avaient accompli tant de prodiges, guéri les malades, fait voir les aveugles, entendre les sourds, parler les muets, marcher les boiteux et les infirmes, ressuscité les morts. D'une voix grave et solennelle il prononce ces paroles : « Ceci est mon propre corps. » Et attirant sur son sein son jeune ami, il le communie de sa main, pendant que les autres apôtres se partagent la divine nourriture. Alors, ivre de bonheur, Jean ferme doucement les yeux et rêvant du ciel s'endort d'un sommeil extatique sur la poitrine de Jésus.

II

Que vous en semble, m. f., est-ce l'histoire de S. Jean ou la vôtre que je viens de raconter ? En vérité, je ne saurais le dire, tellement elles se ressemblent. Oui, en ce jour du Jeudi Saint, dans ce petit coin retiré de notre ville, dans cette chapelle si gracieusement ornée par des mains pieuses, de grandes choses vont s'accomplir. Autour de cet autel, autour de cette table de communion, je vois une élite de chrétiens fervents qui se pressent, dans toute l'ardeur d'une foi vive et d'un tendre amour. Toutefois, vous me permettrez bien de le dire, m. f., et vous n'en serez point jaloux, les regards, l'attention, les caresses du bon Maître vont de préférence aujourd'hui à ces chers petits anges qui sont le plus près de son sanctuaire et aussi de son Cœur. L'entendez-vous dire à chacun d'eux : « Mon enfant, je te connais. Tu es le fils d'un bon, d'un excellent père, travailleur infatigable et surtout chrétien. Et ta mère (oh ! la sainte femme !) comme elle t'aime, que de fois elle m'a demandé pour toi des jours heureux sur la terre et une place dans le ciel ! Sur tes petits défauts je ne veux point arrêter mes regards. Ton cœur est pur, ton âme est innocente. Il me suffit. A toi mon amour, à toi mes préférences. »

Vous ne l'ignorez point, mes enfants. A la maison et à l'école, au catéchisme et à la chapelle, on vous a si souvent parlé du bon Jésus ! On vous a raconté tous les épisodes de sa vie, et sa naissance dans l'étable, et son obéissance à Marie et à Joseph, et ses travaux dans l'atelier de Nazareth, et ses prédications sur le sommet des montagnes ou aux bords des lacs, et ses miracles éclatants, innombrables, et ses promesses aux bons et ses menaces aux méchants, et sa bonté pour tous, et ses prédilections pour les petits enfants, et ses souffrances et sa mort sur une croix. Puis l'on a ajouté : « Cher enfant, ce Jésus si beau, si grand et si bon, il continue d'habiter parmi nous ; il est là dans le tabernacle, caché sous la forme d'une petite hostie ; il a voulu se faire la nourriture de nos âmes, il convoque tous les chrétiens à sa table ; les enfants eux-mêmes, malgré leur jeunesse et leur légèreté, ne sont pas exclus de son festin, car il a dit : « Laissez venir à moi les tout petits, *Sinite parvulos.* »

A ces pieux récits votre cœur frémissait d'une douce émotion et vous vous demandiez peut-être : « Quand donc verrai-je se réaliser cette promesse en ma faveur ? quand ferai-je ma première communion ? » – Eh bien ! mes enfants, elle vient de sonner, cette heure si impatiemment attendue. Le grand miracle s'est renouvelé sous vos yeux tout à l'heure, le pain et le vin ont été changés au corps et au sang de Notre-Seigneur, le Maître est là sur son trône et il vous appelle. Les derniers préparatifs sont terminés, vos âmes purifiées, vos péchés pardonnés. Heureux enfants, approchez avec toute votre foi, tout votre amour, toute votre innocence. Nouveaux S. Jean, venez manger le pain des anges et reposer votre front sur le cœur de Jésus.

II

Après la communion

Nous avons laissé S. Jean reposer sur la poitrine de Jésus. Quelles furent alors ses pensées et ses sentiments ? Il nous est facile de le deviner. Oh ! comme il devait adorer Jésus présent dans son cœur, Jésus devenu par l'effet d'un amour inconcevable la nourriture, la vie de son ami ! Comme il devait le remercier pour un si grand bienfait ! Comme il devait s'exciter à le mieux servir et à l'aimer davantage ! Comme il devait le prier de bénir et de récompenser son père, sa mère, son frère, son premier maître, ses amis ! Et de toutes ces fleurs mystiques qui se nomment : foi, reconnaissance, amour, offrande et prières, comme d'un bouquet odorant, il s'exhalait je ne sais quel

parfum délicieux qui devait ravir, embaumer et réjouir le divin Cœur de Jésus.

I

Volontiers, le saint jeune homme eût prolongé des heures entières cette fervente action de grâces. Mais l'heure allait bientôt sonner où il lui faudrait montrer autrement que par des paroles ardentes et de tendres effusions la sincérité de son amour. La Passion de Notre-Seigneur approchait avec tout son cortège de souffrances. Ce fut d'abord l'agonie au jardin des Olives, puis la trahison de Judas, puis les calomnies des Pharisiens, puis la flagellation sanglante à la colonne du prétoire, puis le couronnement d'épines, puis la condamnation à mort, puis les insultes des bourreaux, puis la marche douloureuse à travers les rues de Jérusalem, puis le crucifiement et les trois longues heures passées entre ciel et terre, puis enfin le dernier soupir et la mort sur la Croix.

Au milieu de si grandes douleurs, qu'il eût été réconfortant pour le divin Maître de voir à ses côtés ses chers apôtres! Mais hélas ! il était écrit que Jésus boirait le calice jusqu'à la lie et qu'aucune épreuve ne lui serait épargnée. Tous ses apôtres, même S. Pierre qui lui avait fait de si belles promesses, l'abandonnèrent. Tous ? je me trompe. Non : il y en eut un qui lui resta fidèle, un qui l'accompagna au tribunal de Caïphe, un qui gravit avec lui les pentes du Calvaire, un seul dont la présence au pied de la croix adoucit un peu ses souffrances et mit un baume sur ses plaies. Et cet ami véritable, ce compagnon d'infortune, cet ange consolateur, vous l'avez nommé, ce fut S. Jean.

La récompense ne se fit pas longtemps attendre. A qui, avant de mourir, Jésus allait-il confier Marie, sa tendre mère? Quelles mains seraient assez pures pour mériter de recevoir un si précieux dépôt? Tout de suite, les pensées du Maître se portèrent sur S. Jean. « Mon fils, lui dit-il, voici ma mère; désormais qu'elle soit aussi la vôtre! » Et à dater de cette heure, entre Marie et son fils d'adoption se formèrent les liens d'un mutuel amour qui ne se démentit jamais. Ce fut dans la maison de S. Jean que Marie alla demeurer le reste de ses jours, comme aussi ce fut sur la Sainte Vierge que S. Jean reporta toute la tendresse qu'il avait eue pour Jésus.

Etonnez-vous ensuite si le saint apôtre, l'ami de Jésus, l'enfant de Marie, était devenu pour ainsi dire invulnérable. En vain il se fatigue à prêcher l'Evangile, en vain il parcourt les pays les plus reculés, en vain le décret d'un tyran le condamne à être plongé dans une chaudière d'huile bouillante; je ne sais quelle mystérieuse puissance le soutient, rien ne peut altérer ni sa vigueur ni sa charité. Les années mêmes ont beau se multiplier et dépasser pour lui la centaine, il en supporte le poids sans faiblir, si bien que dans la primitive Eglise on le croyait immortel. Tels furent les fruits merveilleux de la plus sainte de toutes les premières communions.

II

Nous n'attendons pas moins de la vôtre, mes enfants. Comme S. Jean, vous venez de goûter les délices de la Table Sainte pour la première fois. Oh ! qu'elles sont enivrantes, n'est-ce pas? Tout à l'heure, quand Jésus reposait dans votre poitrine, que vous étiez heureux ! « Quoi? disiez-vous, mon cœur est donc devenu la crèche du petit Jésus? O mon Dieu, que vous êtes bon pour votre pauvre enfant ! Merci, merci de l'avoir tant aimé! Lui aussi, malgré ses trop nombreux défauts, il vous aime, il veut vous aimer toujours davantage, ne plus vous offenser jamais, mais vous obéir, vous rester fidèle toute sa vie jusqu'à la mort ! »

Puis, la prière a jailli de votre cœur, ardente et sincère, vers le cœur de Jésus. Avec quelle douce émotion vous lui avez nommé tous ceux qui vous ont fait quelque bien depuis que vous êtes sur la terre : votre père, votre mère, vos frères et vos sœurs, vos supérieurs, vos petits camarades, vos chers défunts. Vous n'avez oublié personne. Pour tous vous avez demandé à Jésus une grâce de choix, une bénédiction, un sourire, une consolation, une récompense.

Ces doux instants de l'action de grâces, ces heureux épanchements d'un cœur pur dans le cœur de son Dieu, ces ravissants colloques de l'âme avec Jésus, cette heure du ciel passée sur la terre, vous auriez voulu les faire durer bien longtemps encore. Mais voici que d'autres devoirs vous appellent, voici que Jésus lui-même veut voir si votre amour pour lui est un amour sérieux, qui ne se paie pas de mots. Bientôt vous allez reprendre votre vie ordinaire, vos livres et vos cahiers. Bientôt le démon qui s'était éloigné de vous pour un temps reviendra vous tenter. Bientôt vous sentirez les mêmes répugnances qu'autrefois pour le travail, pour la prière, pour l'obéissance. Bientôt il vous faudra lutter contre vous-mêmes et résister à vos passions. Enfants, aurez-vous le même courage, la même persévérance que S. Jean ? Tant d'autres avant vous ont fait à Jésus les plus belles promesses et ils les ont foulées aux pieds; tant d'autres l'ont reçu dans leur cœur, et puis l'ont trahi et livré au démon! Lui ferez-vous le même affront ? Saurez-vous lui rester fidèles jusqu'à la croix, c'est-à-dire jusqu'au sacrifice ?

Oui, mes enfants, oui, j'en suis certain, parce que du haut du ciel une mère aussi bonne que puissante veille sur vous et vous a pris sous sa garde. Et cette mère s'appelle Marie, la mère de Jésus et la vôtre. A elle il vous a confiés en mourant, à elle il vous a donnés pour fils au jour de votre baptême. Et vous, aujourd'hui, dans la plénitude de votre raison et de votre liberté, dans l'élan de votre amour et de votre reconnaissance, vous l'avez choisie pour mère : *Accepit eam discipulus in sua* vous avez juré de l'aimer de tout votre cœur et de l'invoquer tous les jours, de ne jamais rien faire qui la déshonore ou qu'elle désapprouve.

Et voilà ce qui nous rassure. Vienne le démon avec ses ruses, ses tentations et ses attaques;

vienne le monde avec ses séductions, ses entraînements et ses mauvais exemples ; viennent les passions avec leurs redoutables assauts, fortifiés par le souvenir de votre première communion, couverts de la protection de Jésus et de Marie, vous serez invulnérables ; comme S. Jean, vous ne connaîtrez point cette mort, la plus terrible de toutes, qui est la mort du péché.

AUX ENFANTS DE MARIE

C

LA VOCATION RELIGIEUSE

Il y a une vocation à part, celle de la vie religieuse. Dieu nous a bien dit à tous : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez mes commandements ; » mais pour certaines âmes privilégiées il va plus loin, et il leur dit : « Suivez-moi. *Sequere me.* »

I

Rien de plus beau pour une jeune fille, pas d'honneur plus grand que d'être appelée à la vie religieuse. En y répondant, elle devient la fille préférée de Dieu et la sœur des anges. Et aussi rien de plus doux : car, en échange des sacrifices qu'elle accepte en disant adieu à sa famille et au monde, elle entre dans une famille nouvelle, où elle se fera l'éducatrice des enfants, la mère des orphelins et des pauvres, celle qui porte un rayon de joie à tous les affligés. Tout en se donnant sans réserve, elle ne recevra pas toujours la suave réponse d'un merci ; elle n'en continuera pas moins la tâche à laquelle elle a voulu se consacrer par un dévouement inlassable, le cœur élevé au-dessus des vulgarités de la terre, fidèle à l'idéal qu'elle a choisi et qui est l'honneur de sa vie.

Vous êtes pour quelques-unes à un âge où l'on doit se préoccuper de l'avenir. Encore ne faut-il pas ici agir avec précipitation. Les signes d'une vocation religieuse se manifesteront tantôt au jour béni de la première communion ou d'une communion plus fervente, tantôt au sortir d'une retraite, après une heure de recueillement et de prière, tantôt dans une lecture qui a jeté sur notre âme une lumière plus vive, ou bien sous une impression plus nette des vanités du monde. De tout cela Dieu se sert pour nous appeler sur les sommets rayonnants du Thabor.

Cette question de l'avenir, il convient de ne pas la traiter d'une façon indiscrète. Nous n'avons ni assez de lumière ni assez d'expérience pour en juger sainement, et c'est à Dieu surtout qu'il appartient de la résoudre. Mais, une fois notre vocation arrêtée après mûre réflexion, nous nous empresserons d'y répondre, quels que soient les obstacles qui puissent naître, même du côté de la famille. En présence d'une vocation qui se manifeste pour le cloître, d'une manière positive, il est défendu aux parents de s'y opposer, ce serait pour eux se rendre coupables d'une injustice envers leurs enfants dont ils ne respecteraient pas la liberté, et envers Dieu qui les appelle, comme il en a appelé tant d'autres depuis les premiers siècles de l'Eglise. Portant sur leur front une candeur toute virginale, les aspirantes à la vie religieuse veulent aimer Notre-Seigneur d'un amour sans partage, renoncer à toute affection. Elles veulent devenir les émules des saints dans la solitude, en demandant à la prière et à la pénitence l'élan de la vertu parfaite et de la charité qui se prodigue. Que nul ne contrecarre des projets si sublimes !

II

Aussi bien, une enfant ne sera heureuse dans la vie qu'autant qu'elle suivra sa vocation. Que de jeunes filles, les unes de condition modeste, d'autres héritières d'une grande fortune, se vouent par religion et sous des costumes divers au soin des malades dans les hôpitaux ou la mansarde des pauvres ! Elles y trouvent le bonheur, et combien plus que les mondains qui rêvent de voluptés, ou que les ambitieux qui rêvent d'honneurs ! Allez plutôt visiter leurs cloîtres silencieux, suivez-les dans leur labeur charitable : je ne sais quelle sérénité douce, quelle paix jette sur leur personne ces célestes reflets qui les font ressembler à des anges visibles.

N'est-ce pas d'ailleurs le chemin qui mène au ciel ? Pour donner au siècle l'exemple d'une vertu si nécessaire, la virginité, Jésus convie les âmes d'élite à sa pratique la plus haute. La virginité est la lumière surnaturelle qui leur donne de voir le divin Maître, d'en approcher chaque jour davantage, d'écouter sa voix. Lorsqu'elle a entendu cet appel, une jeune fille s'arrachera aux tendresses les plus chères pour abriter sa vie derrière les murailles d'un cloître. Elle s'est dit : « Ne serait-ce que pour attirer sur le monde une grâce nouvelle et l'élever d'un degré vers la justice, si pauvre et si faible que je sois, je lui donnerai du moins le peu que j'ai et le peu que je suis. » Car ce n'est pas seulement Dieu que la vierge chrétienne aime dans son étroite cellule, c'est encore tous ceux que Dieu lui a commandé d'aimer, surtout la famille qu'elle a quittée et dont elle garde les noms au plus intime de son cœur pour les exprimer dans son ardente prière :

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer.

* *

Beaucoup ne sont pas appelés à la perfection religieuse. Mais sans être moniale on peut en rapprocher sa vie par l'élévation morale de ses habitudes. L'âme qui agit de la sorte gravite sans cesse vers Dieu. Aussi, dès que la mort est venue briser les liens qui la retenaient captive en ce monde, s'élance-t-elle d'un mouvement irrésistible, par delà ces horizons, jusqu'au ciel.

O Seigneur, Dieu des vertus, donnez à la terre beaucoup d'âmes éprises de la virginité chrétienne !

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

XXVII

L'ANGE DE L'ANNONCIATION

Les temps étaient accomplis, fixés par les décrets éternels, où le Verbe de Dieu descendrait sur la terre pour y apparaître, y parler, y mourir, revêtu de chair, comme les autres hommes. Celle qui devait être sa mère était là, dans la splendeur modeste de sa vertu qui faisait l'admiration du ciel, mais elle ignorait totalement les desseins de Dieu sur elle. Ne fallait-il pas les lui annoncer, et qui les lui annoncerait ?

Cette annonciation ne pouvait lui être faite que par un ange qui, pour ne point la troubler et pour lui mieux expliquer la volonté divine, prendrait une forme humaine, gracieuse et modeste comme elle. C'est ce qui est raconté par S. Luc, avec une simplicité divine.

I

Il était nécessaire d'abord que Marie connût le mystère divin qui s'accomplirait en elle. Elle devait, dit S. Augustin, concevoir le Fils de Dieu dans son cœur avant de le concevoir dans son sein. Elle devait d'abord le désirer, l'aimer, l'attirer dans son cœur, or comment l'aurait-elle désiré, si le mystère ne lui avait pas été révélé ? Après le premier trouble causé par un message si étonnant pour elle, ce fut ensuite une joie inexprimable. Elle savait que le Fils de Dieu devait naître, elle l'avait lu dans les livres saints, qu'elle comprenait infiniment mieux que les plus savants docteurs de la loi ; elle l'attendait, elle enviait le bonheur de celle qui serait sa mère, elle ambitionnait d'être son humble servante, mais la pensée ne lui était jamais venue qu'elle pût être elle-même la mère du Messie.

Cette connaissance du grand mystère caché aux siècles antérieurs devait revêtir pour elle une certitude absolue ; il fallait donc qu'elle fût instruite par quelqu'un qui lui parlât au nom de Dieu et lui donnât des signes certains de sa mission, de l'autorité suprême qui accompagnait sa parole. Alors seulement elle pourrait donner son plein consentement, s'offrir tout entière à Dieu, et lui exprimer de tout son cœur la parole attendue par les anges : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant sa volonté ! » Alors l'âme de Marie serait comme inondée d'une sainteté immense, de mérites supérieurs à ceux des Séraphins, et dans tout le ciel il n'y aurait pas de gloire semblable à la sienne, même parmi les esprits les plus privilégiés.

Le moment était solennel. Il s'agissait en effet d'une sorte de mariage spirituel non seulement entre Dieu et l'âme de Marie, mais entre la nature divine et la nature humaine représentée par la Sainte Vierge. Dieu avait prononcé son « oui » éternel, on n'attendait plus que le « oui » de Marie. Qui allait recevoir ce consentement suprême qui tenait en suspens le ciel et la terre ? Tout homme, fût-il Moïse ou Elie, se fût récusé comme indigne d'accomplir une si haute mission.

Il fallait un ange.

Dieu se sert, en effet, du ministère des anges pour parler aux hommes dans les circonstances les plus décisives. C'est un ange qui parle à Abraham sous le chêne de Mambré, à Jacob persécuté par son frère ; c'est un ange qui remet à Moïse les tables de la Loi, un ange qui révèle à Daniel l'époque de la venue du Messie. Sans cesse les anges circulent en quelque sorte entre le ciel et la terre, accomplissant leurs fonctions de messagers. Et n'avons-nous pas vu l'ange Gabriel « à la droite de l'autel de l'encens, » annonçant à Zacharie la naissance du Précurseur ?

Tel est l'ordre que Dieu garde toujours dans ses relations avec l'humanité ; il envoie ses anges. Mais ici il y a une convenance qui s'impose davantage encore, à cause de l'éminente dignité de la Sainte Vierge. Sans doute celle-ci est supérieure aux anges parce que Dieu l'a choisie pour être sa mère, mais les anges lui sont supérieurs par leur nature : ils sont donc seuls désignés pour lui apporter le mystère et les joies de l'Annonciation. Dieu ne se sert même pas de S. Joseph, qui lui-même ne fut instruit que plus tard, et par un ange, de l'Incarnation du Verbe.

Enfin il convenait, dit S. Jérôme, qu'un ange fût envoyé à la Vierge Marie : la virginité apparente aux anges ; vivre dans la chair en dehors de la chair, ce n'est pas une vie terrestre, mais une vie céleste.

L'ange peut venir, il est seul digne de converser avec Marie, de lui apporter le message du ciel. Il y a quatre mille ans, un autre ange, un ange déchu, à l'aspect séduisant, aux paroles artificieuses, est venu s'entretenir avec Eve qui rêvait oisive au Paradis terrestre. Il lui a vanté les beautés de la science du bien et du mal et l'a convaincue qu'elle pouvait sans risques désobéir à Dieu. Elle a aussi amené Adam à désobéir, et leur faute particulièrement grave — car ils avaient vu Dieu, entendu ses paroles — a causé la ruine du genre humain. Voici un autre ange qui vient vers une autre vierge, mais celle-ci prie avec ferveur devant Dieu. Il lui fera part des désirs, de l'attente du ciel. C'est elle qui va relever l'homme déchu et réjouir le ciel par le « oui » sauveur qui transformera la face des siècles.

II

Cet ange, c'est S. Gabriel. Mais comment va-t-il se présenter à Marie pour gagner sa confiance et lui annoncer le message divin ?

Il lui apparaît non pas en songe, comme à S. Joseph, mais visible, le visage gracieux, dit S. Augustin, les vêtements brillants, la démarche majestueuse, car, pour recevoir cette grande révélation, il fallait à Marie la certitude d'une vision solennelle. Elle le voit de ses yeux, c'est le témoignage le plus fidèle, *oculis fidelibus ;* elle l'entend de ses oreilles, elle perçoit les sons de sa voix. Elle ne peut s'y méprendre, elle à qui apparaissent fréquemment les esprits célestes, mais jamais elle ne les a vus dans cette clarté, dans cette gloire, dans cette beauté.

Et non seulement ses yeux sont saisis, captivés, mais son âme reçoit aussi cette illumination spirituelle qui est plus vive encore. Elle voit l'ange des yeux de l'âme, le mystère divin de l'Incarnation lui est découvert, et s'accomplit en elle la parole de S. Augustin : elle conçoit le Verbe dans son esprit avant de le concevoir dans son sein. Ce qui lui est révélé est tellement grand, surnaturel, céleste, que son cœur est comme enivré et qu'elle s'y attache d'un amour indissoluble. Son âme est unie au Verbe d'une union toute divine.

Le céleste messager devait frapper son esprit et le rendre souverainement attentif, puis l'instruire du

mystère qui allait s'accomplir, enfin obtenir son consentement.

Il paraît. Il la salue : « *Ave, gratia plena.* » Elle pouvait se réfugier dans sa profonde humilité et se déclarer indigne de devenir la Mère de Dieu. Mais comment apporter une juste excuse, alors que l'ange lui déclare qu'elle est « pleine de grâce » ? Elle n'a que l'indignité de la créature devant le Créateur. Or Dieu veut s'unir à sa créature. Par qui l'union peut-elle être mieux accomplie qu'à l'aide de celle qui est pleine de grâce ?

Or cette union n'est-elle pas faite déjà ? L'ange ajoute en effet : « Le Seigneur est avec vous. » Aussi quel honneur a déjà rejailli sur elle ! « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Marie est subjuguée par ces paroles si flatteuses, auxquelles cependant elle ne peut répondre pour les mettre en doute, si grande est l'autorité de l'ange Gabriel qui les prononce ! Celui-ci maintenant va l'instruire. Elle est toute troublée par cette salutation. Il la rassure doucement : « Ne graignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. » C'est afin de la mieux persuader qu'il ose prononcer son nom avec une familiarité tout angélique. Elle a trouvé grâce devant Dieu, elle peut donc recevoir communication du mystère. « Voici que vous concevrez et que vous aurez un fils, Jésus. » Pour elle, quel honneur, quelle juste fierté ! Car « il sera grand. Il sera le fils du Très-Haut. Il sera roi, comme David, mais son royaume n'aura pas de fin. »

Cependant elle ne consent pas encore, elle demeure au contraire inquiète, à cause de son vœu de virginité. C'est pourquoi elle demande des éclaircissements. Cela lui paraît impossible. L'ange Gabriel lui explique alors que le Saint-Esprit descendra en elle, et son fils sera non seulement le fils de l'homme, mais le fils de Dieu. Pour vaincre ses dernières hésitations, il lui met sous les yeux l'exemple de sainte Elisabeth. Elle avait ardemment désiré un fils qui lui avait toujours été refusé. Elle n'espérait plus. Or voici qu'elle a conçu dans sa vieillesse. « Est-ce que quelque chose est impossible à Dieu ? »

Ainsi l'ange Gabriel la conduit de révélation en révélation, explique tout, répond à tout avec des paroles lumineuses de raison et de grâce. Elle écoute, docile ; elle ne demandait d'ailleurs qu'à savoir, qu'à être rassurée. Et quelle humilité dans son langage ! Zacharie a dit, à l'annonce qu'il aurait un fils, d'un ton incrédule : « A quoi reconnaîtrai-je la vérité de vos paroles ? » Marie, elle, ne formule pas un doute. Elle demande seulement : « Comment cela se fera-t-il ? » Et, après l'explication de l'ange, elle répond humblement : « Voici la servante du Seigneur. »

Seul un ange pouvait s'acquitter sans heurt de cette mission. Nul langage humain n'aurait eu cette souplesse, cette simplicité lumineuse, ce ton, ces paroles où rien n'était blessant, bien que leur entretien roulât sur les sujets les plus délicats pour une âme virginale. Mais la Vierge est la sœur de l'ange et l'ange connaît le langage de la Vierge ; c'est ce qui ressort le mieux de cette délicieuse et divine scène de l'Annonciation.

XXVIII

LA MESSE DE L'ANNONCIATION

L'Eglise va célébrer, dans la messe de l'Annonciation, Marie, la Reine du genre humain, et la Vierge annoncée par Isaïe. Puis elle nous mettra sous les yeux, pour le méditer de nouveau, le récit de la visite de l'ange à Nazareth.

Nous étudierons en particulier la prophétie d'Isaïe.

I

L'Introït nous montre l'élite et la fleur du peuple qui viennent implorer Marie : « Tous les puissants de la terre imploreront un regard de vous. A votre suite viendront les vierges, vos compagnes. Elles seront amenées au Roi, et elles vous seront présentées dans la joie et l'allégresse. Mon cœur éclate en un beau cantique. Je consacre mes œuvres à la gloire du Roi. »

On voit Marie souverainement honorée par le Roi, par Dieu ; tous les grands de la terre, dont les yeux sont fixés avec amour sur son doux et clément visage, lui demandent sa protection et leur salut. Puis ces innombrables légions de vierges qui la suivent pour consacrer à Dieu seul, à son exemple, toutes leurs pensées, toutes leurs œuvres, toute leur vie. Leur empressement, leur sainteté, leur charité forment les pages les plus pures et les plus radieuses de l'histoire de l'humanité.

La Collecte est un magnifique acte de foi : « Vous avez voulu, ô Dieu, que votre Verbe prît une chair à la parole de l'ange, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. » Quel mystère de grandeur et de bonté qui nous renverse ! « Oui, nous croyons qu'elle est vraiment Mère de Dieu. Qu'elle soit donc notre secours puissant auprès de vous. »

Puis la prophétie d'Isaïe :

Jérusalem était exposée au plus grand de tous les périls. Deux rois marchaient contre elle : le roi de Syrie, Rasin, et le roi d'Israël, Phacée. Leur but était de détruire la race de David et même le peuple de Juda. Ils feraient les habitants prisonniers et les transporteraient dans quelque contrée lointaine. Puis ils amèneraient à Jérusalem un peuple étranger à qui ils donneraient pour roi le fils de Tabeel, un prince dont l'histoire n'a pas retenu le nom.

C'en serait fait de la famille royale de David, alors représentée par le roi Achaz, un roi d'ailleurs infidèle, impie et sacrilège. Monté sur le trône à vingt ans, il avait élevé des statues à Baal, fait passer à leur naissance les enfants par le feu, suivant les abominables superstitions chananéennes, offert de l'encens et des victimes sur les hauts lieux ; enfin il s'était abandonné aux plus honteuses passions.

C'était pour le punir que Dieu permettait aux deux puissants rois d'Israël et de Syrie d'envahir Juda.

Ils étaient en marche, ils approchaient. Les princes de la maison de David étaient saisis d'épouvante. « Le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple tremblaient d'effroi, comme tremblent les arbres des forêts, quand ils sont agités par la tempête. » (Isaïe, VII, 2).

Achaz ne songe pas à se repentir et à implorer l'aide de Dieu. Il compte sur le secours du roi d'Assyrie, Téglathphalasar, et il va lui envoyer des messagers. En attendant, il sort de son palais et se dirige vers l'aqueduc de la fontaine de Siloé, qui amenait de l'eau à Jérusalem ; il veut prendre les moyens de conserver cette eau à la cité, en prévision du siège. Les princes de la maison de David l'entourent.

Dieu dit alors au prophète Isaïe : « Va au devant d'Achaz et dis-lui : Sois en paix et ne crains rien. Que ton cœur ne se trouble pas devant ces deux